

Publications sur la Belgique.

- NOTHOMB (PIERRE). — **La Belgique martyre**. 23^e mille. Broch. in-16. » 50
 — **Les Barbares en Belgique**. Préface de H. Carton de Wiart (*Ouvrage couronné par l'Académie française*), 15^e édit. Un vol. in-16..... 3 50
 — **Histoire belge du Grand-Duché du Luxembourg**. 2^e édition. Un vol. in-16..... 2 »
 — **L'Yser** — Les Villes Saintes. — La Victoire. — La Bataille d'été. 5^e édition. Un vol. in-16..... 3 50
La Barrière belge. Etude d'histoire territoriale et diplomatique (*couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques*). Un vol. in-16..... 3 50
 OLYFF (FRANÇOIS). — **La Belgique sous le joug**. L'invasion. In-16. 3 50
 GRIMAUTY (FERNAND-HUBERT). **Six mois de guerre en Belgique par un soldat belge**. Août 1914-Février 1915. 3^e édit. In-16..... 3 50
 SOMVILLE (GUSTAVE). — **Vers Liège**. — Le Chemin du crime (*couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques*). 3^e édit. Un vol. in-16..... 3 50
Les crimes de l'Allemagne. — **Dinant**. — Massacre et destruction. Un vol. in-16..... 3 50
 MALO (HENRI). — **Le drame des Flandres**. — Un an de guerre. 1^{er} août 1914-1^{er} août 1915. 3^e édition. Un vol. in-16..... 3 50
 — **En Belgique. La Zone de l'Avant**. Tableaux, portraits et paysages, 1915-1916. Un 6..... 3 50
 JEHAY (C^{ie} F^{er}). — **L'invasion du Grand-Duché du Luxembourg en 1914**. Une broch. in-8^o. 1 »
 BASSOMPIÈRE (ALBERT DE). — **La nuit du 2 au 3 août 1914 au Ministère des Affaires étrangères de Belgique**. 4^e édition. Une brochure in-8^o..... 1 »
 PIÉRARD (LOUIS). — **La Belgique sous les armes, sous la botte, en exil**. Un vol. in-16..... 3 50
 HAVARD DE LA MONTAGNE (MADELEINE). — **La vie agonisante des pays occupés. Lille et la Belgique**. Notes d'un témoin (Octobre 1914-Juillet 1916), préface de Maurice Barrès, de l'Académie française. Un vol. in-16..... 3 50
 BAULU (MARGUERITE). — **La bataille de l'Yser**, précédée de la Retraite d'Anvers. Un vol. in-16 avec cartes..... 3 50
 DAYE (PIERRE). — **Avec les vainqueurs de Tabora**. Souvenirs d'une conquête belge en Afrique orientale allemande. Un vol. in-16..... 3 50
 PRIEUR (CLAUDE). — **De Dixmude à Neuport**. Journal de Campagne d'un officier de Fusiliers marins (Octobre 1914-Mai 1915). 2^e édit. In-16. 3 50
 BAIE (EUGÈNE). — **La Belgique de demain**. — La question du Luxembourg. Nécessité d'une barrière rhénane. Les Pays-Bas. 2^e mille. Broch. in-16. » 60
 WYSEUR (MARCEL). — **Les cloches de Flandre**. La Flandre carillonnée. — Cloches d'exil. — Des Glas. — En Flandre. — Poèmes. In-16..... 3 50
 — **La Flandre rouge**. — Poèmes. Préface d'EMILE VERHAEREN. In-16. » 50
 GOYAU (GEORGES). — **Le cardinal Mercier**. Ouvrage orné de deux portraits. Un 2 »
 MERCIER (S. E. le Cardinal, Archevêque de Malines, Primat de Belgique). — **Le Christianisme dans la vie moderne**. — Pages choisies, recueillies par L. Noël, professeur à l'Université de Louvain. In-16.. 3 50
Les évasions de Belgique d'après les récits des évadés. Préface de J. Melo, ministre plénipotentiaire. Un vol. in-16..... 2 »
 CARTON DE WIART (H.). — **Les vertus bourgeoises**. — La République belge de 1790 (roman historique). 3^e édition. Un vol. in-16..... 3 50
 — **La cité ardente**. — Roman historique. Un vol. in-16..... 3 50

Impr. Henri DIEVAL, 57, rue de Seine, Paris.

L'IMMORTELLE MÊLÉE

Essai sur l'épopée militaire belge

(1914)

« Mieux vaut lutter pour la patrie
 que de se laisser décevoir par un simulacre de paix. »

Traduction de l'inscription d'une médaille
 frappée en 1579 par les États Généraux
 de Bruxelles.



CINQUIÈME ÉDITION

Librairie académique PERRIN et C^{ie}

Majoration temporaire 30 % (Décision syndicale du 11 Février 1918).

III

L'ANXIEUSE ATTENTE DEVANT LA GETTE

« Nous sommes ici à défendre
« l'honneur du régiment et de la
« nation, de quoi nous vous donne-
« rons des preuves. »

Les gardes wallonnes à leur
colonel. — 26 février 1716.

VI

POURQUOI NOUS NE FUMES PAS SECOURUS

« *Le ciel est trop haut et la France est trop loin.* »

STANISLAS LECZINSKI.

Le 4 août, la Belgique appela ses garants fidèles à son secours. Le 5 août, dans la matinée, ceux-ci lui firent savoir qu'ils répondraient à son appel¹. De son propre mouvement, paraît-il, le ministre de la Guerre français proposa l'envoi de cinq corps d'armée en Belgique². Mais, dans l'entretemps, M. de Fleuriau, conseiller de l'ambassade de France à Londres, confiait au ministre de Belgique « que le généralissime français entendait ne rien changer aux positions de concentration assignées à l'armée par le plan stratégique et que seule

1. V. *Livre gris belge*, I, n° 52.

2. Cf. *Engerand (Correspondant*, 25 mars 1918) qui dit à ce propos : « Une telle offre atteste que le gouvernement français devait être dans l'ignorance du plan de concentration, car elle l'eût mis à néant. »

Nous croyons bien que c'est dans ce fait qu'il faut chercher la source de la légende absurde d'après quoi l'état-major belge aurait refusé le secours de 3 corps d'armée français ! Cette légende — comme toutes les légendes — eut la vie dure.

la non-coopération de l'armée anglaise l'obligerait à étendre la gauche française »¹.

Il n'en fut pas cependant tout à fait ainsi : la concentration des forces françaises, d'abord orientée exclusivement vers l'Est, c'est-à-dire vers la frontière d'Alsace et de Lorraine, fut modifiée, après que fut connue la violation de la neutralité belge³. Il se fit, vers le Nord, un lent glissement, ayant pour but de mieux couvrir la frontière des Ardennes en étendant la protection jusqu'à Mézières.

D'après le plan primitif de concentration, les forces françaises étaient ainsi disposées :

Première armée (général Dubail) : entre Belfort et la ligne générale Mirecourt-Lunéville ;

Deuxième armée (général de Castelnau) : entre cette ligne et la Moselle ;

Troisième armée (général Ruffey) : entre la Moselle et la ligne Verdun-Audun-le-Roman ;

Quatrième armée (général de Langle de Cary) : en réserve à l'ouest de Commercy ;

Cinquième armée (général Lanrezac) : entre la ligne Verdun-Audun-le-Roman et la frontière belge.

Lorsque le « glissement » s'opéra, les forces françaises furent réparties comme suit :

Armée provisoire du général Pau : en Alsace.

Première et deuxième armées : sur la Moselle.

Troisième armée : le général Ruffey remonte vers Longwy et la Woëvre.

Quatrième armée : le général de Langle de Cary s'intercale entre la 3^e et la 5^e armée devant la région de Virton.

Cinquième armée : le général Lanrezac s'appuie sur la base Sedan-Mézières.

1. *Livre gris belge*, II, n° 26.

Nous ne nous chargeons pas d'expliquer comment, alors que tout annonçait avant la guerre que les Allemands attaqueraient par la Belgique, la directive n° 1 de l'état-major français se basait sur l'hypothèse que la neutralité belge serait respectée, ni comment il se fit que cette directive n° 1 fut maintenue, avec la seule variante du « glissement », jusqu'au 15 août : car ce ne fut que le 15 août¹ que la 5^e armée (général Lanrezac) reçut l'ordre de remonter de la base Sedan-Mézières vers la Sambre. Il n'était cependant que trop évident que l'ennemi se disposait à fondre avec des forces considérables sur la Belgique centrale et le Nord de la France et que ne point défendre la Meuse c'était faire la partie belle à l'armée allemande. L'Allemagne avait militairement et diplomatiquement dévoilé son dessein : militairement en attaquant Liège avec des forces capables de maîtriser cette place ; diplomatiquement, avant l'attaque de Liège et lorsque, le 9 août, offrant un hypocrite marché de paix à la Belgique, elle disait qu'elle avait dû « occuper Liège comme point d'appui pour ses opérations militaires ultérieures » et qu'elle désirait « éviter à la Belgique les horreurs ultérieures de la guerre »².

Depuis il a été dit que le généralissime français avait son plan, non pas uniquement sorti de son cerveau, mais fruit du labeur persévérant des états-majors. Ce plan visait la Prusse par le Rhin. De

1. V. infra : *Namur et la bataille de Sambre et Meuse*.

2. *Livre gris belge*, I, n° 60.

plus, si persuadé qu'il fût qu'il y aurait une attaque allemande par le Nord, l'état-major français ne l'attendait que par la rive est de la Meuse : dès lors, il espérait devancer les Allemands. La neutralité belge étant pour lui sacrée, il s'avancerait par l'Alsace et surtout par la Lorraine et manœuvrerait pour pénétrer en Allemagne, sa droite au Rhin, sa gauche à la Moselle. Attaquant sur le Rhin, il se bornerait à surveiller la Meuse et, de la sorte, il protégerait, dans la mesure du possible, la Belgique et le Nord. Que l'armée française fût victorieuse dans la plaine de l'Alsace et dans la plaine lorraine et pénétrât dans le Palatinat, et l'ennemi aurait tôt fait d'abandonner ses projets audacieux par la Belgique¹. Mais précisément l'événement ne répondit pas à ce vaste penser et à ce grand espoir : l'offensive française en Lorraine ne surprit pas l'ennemi et ne fut point couronnée de succès. Dès lors, la menace allemande par le Nord devint le plus terrible péril et il fallut, en hâte, tenter de le conjurer.

Certains ont assuré que ce serait par des motifs tirés de la politique que l'état-major français aurait formé sa conviction que l'invasion de la Belgique ne dépasserait pas la Meuse. L'invasion totale de la Belgique allait, en effet, jeter le gouvernement belge et, par surcroît, le gouvernement britannique

1. Cf. *Revue des Deux Mondes*, *L'Enigme de Charleroi*, par G. Hanotaux, pp. 739, 748 et *passim* (n° du 15 août 1917). On ne saurait attacher trop de prix à la valeur de révélation de cet article dont l'auteur est visiblement dépositaire de la pensée de personnages qui jouèrent un rôle considérable au début de la guerre.

dans une guerre sans merci et il paraissait peu vraisemblable, aux yeux de l'état-major français que l'ennemi s'infligeât un tel détriment pour un avantage stratégique douteux. On pouvait certes raisonner ainsi avant la guerre, mais, une fois les hostilités ouvertes, les choses changeaient d'aspect : la Belgique s'était jetée dans la guerre avec la plus extrême résolution ; l'Angleterre avait suivi et, dès lors, l'Allemagne n'avait plus rien à ménager. En vérité, dès le premier coup de canon tiré sur Liège, le rideau du drame s'était levé et ce drame était apparu dans toute sa tragique grandeur. Pourquoi donc l'Allemagne aurait-elle sacrifié tant de milliers de ses soldats d'élite sur le glacis de la Meuse si elle ne l'entendait point franchir ? Ne lui suffisait-il pas de faire surveiller Liège par une flanc-garde ou de la masquer par quelques travaux si elle ne se devait servir que de la rive orientale du fleuve ? Son empressement à passer sur l'autre rive dès le 4 août, ses « raids » poussés au loin en Campine et en Hesbaye et surtout le rude choc de Haelen le 12 août auraient dû lever tous les doutes, s'il en était encore.

Et cependant l'état-major français crut pouvoir engager son aile droite et son centre droit dans l'offensive d'Alsace et de Lorraine, se tenant toutefois ramassé sur son centre, prêt à se porter vers le Nord dès que les Allemands y apparaîtraient. C'est ce qu'on a appelé la « concentration à deux fins ». Mais, le 15 août, toute illusion en Lorraine fut perdue. Voyant alors le péril où se trouvait sa gauche, l'état-major français sentit que vraiment

l'équilibre se rompait à son détriment. Sur l'heure il s'appliqua, mais en vain, à redresser cet équilibre. Le temps était passé. On eut cependant encore de belles illusions. Si l'ennemi ne débouche que sur la Meuse moyenne et plus au sud encore, la 5^e armée (Lanrezac) et l'armée britannique le prendront en flanc et le tourneront en pivotant sur Namur. Que si l'ennemi, passant la Meuse, marche sur Bruxelles et les places du Nord, Lanrezac et French le surprendront dans la plaine belge en flagrant délit de marche, tandis que les 3^e et 4^e armées françaises (général Ruffey et général de Langle de Cary) fonceront droit au Nord ; le centre allemand rompu, l'un des tronçons sera rejeté vers la mer, l'autre vers Trèves.

Partout on fut pris de court : en Lorraine (14 août), on avait trouvé la trouée de Morhange solidement fortifiée et occupée ; en Ardennes (21 et 22 août), on se heurta à un barrage formidable d'artillerie et de mitrailleuses ; sur la Sambre (21 août), au lieu d'être assaillant on fut assailli.

On avait vu trop grand. On n'avait pas proportionné les plans aux moyens. La France n'était pas l'Allemagne, elle n'en possédait point l'abondante natalité et la puissance industrielle. « Nous étions, dit M. Engerand, de petits bourgeois ; on nous donna le train d'un grand seigneur. » L'armée française eût dû se tenir sur la défensive ; elle prit partout l'offensive. « Le désir d'éviter les fautes de 1870 avait donné aux généraux français

en 1914 l'obsession de l'offensive à tout prix¹. » Cependant Foch avait écrit en 1903 : « La forme offensive de la guerre peut seule donner des résultats décisifs. Mais elle peut ne pas être immédiate. Elle peut être précédée d'une défensive, momentanément nécessaire, permettant d'arrêter les progrès de l'ennemi, de lui ravir ses objectifs du moment. »² Par contre, les auteurs des règlements français et en particulier le colonel de Grandmaison formulaient la doctrine de l'offensive générale obligatoire.

Ignorait-on vraiment à quelles forces on s'allait heurter ? Dès le début d'août, l'Allemagne engagea en Belgique, en Lorraine et en Alsace, 34 corps d'armée, dont 21 corps actifs et 13 corps de réserve, et elle se borna à opposer à la Russie 6 corps, dont 4 actifs. Or, il semble bien que, du côté des Alliés, on n'attendait le choc que de 21 ou 22 corps au plus. En outre, on ne s'imagina pas, dans notre camp, que l'ennemi grouperait dans son aile droite marchante manœuvrière la moitié de ses forces de première ligne : soit 17 corps d'armée sur 34. Ce fut la grande surprise. Il importe, en effet, de remarquer qu'en comptant bien, les Alliés parvinrent à aligner, au cours du mois d'août, des forces

1. M. Henry Bidou. *Revue hebdomadaire* (10 février 1917).

2. Cette « sagesse offensive » de Foch était dans la plus vieille et la plus pure tradition française. Si nous passons de la stratégie à la tactique, nous voyons que, sous Louis XV, le règlement de combat de l'infanterie française était aussi très « offensif ». Ce qui n'empêche qu'il prescrivait à la troupe de recevoir le feu de l'ennemi et de ne tirer qu'après lui. D'où la déclaration du marquis d'Auteroche sur le champ de bataille de Fontenoy : « Nous tirerons après vous, Messieurs les Anglais ! »

à peu près équivalentes à celles de l'ennemi : 63 divisions françaises ou 31 corps ; 6 divisions belges ou 3 corps ; 2 corps britanniques ; soit, au total, 36 corps. Mais ces forces étaient disparates ; elles n'arrivèrent que successivement en ligne ; leur commandement n'avait point d'unité ; elles furent engagées sans qu'il y eut liaison entre elles ; enfin, l'équilibre stratégique fut immédiatement rompu et ne put être rétabli que sur la Marne.

Là où l'offensive échoua, la défensive eût peut-être réussi. « Il semble, a écrit le général Malletterre, que le retard de l'armée anglaise et les difficultés de soutenir à temps l'armée belge en retraite sur Anvers auraient dû faire adopter à notre haut commandement un dispositif stratégique d'attente, derrière le front de la Meuse puissamment organisé, avec une masse de manœuvre prête à se porter vers l'attaque principale.¹ » On peut croire qu'un meilleur résultat eût encore été obtenu si la 5^e armée française avait été remontée vers Namur et la Sambre huit jours plus tôt, c'est-à-dire le 8 août au lieu du 15 août, ainsi que son chef, le général Lanrezac, l'avait demandé, et, surtout, si l'armée britannique avait eu la faculté de prêter assistance à l'armée belge devant la Meuse. Mais la défense du Nord dut être confiée à l'armée britannique par le motif que, jusqu'au 15 août, la gauche du plan de concentration français, s'arrêta à Mézières. L'armée britannique débarqua donc

1. *Etudes et impressions de guerre* (Editeur Tallandier, Paris), p. 66, note.

dans les seuls ports français (à partir du 8 août) et négligea les ports belges ; elle se concentra tout entière autour de Landrecies (jusqu'au 21 août) et ne se servit d'aucun des nombreux chemins de fer belges qui eussent considérablement hâté ses transports ; elle pénétra, tout d'une pièce, en Belgique, en direction de Mons, le 22 août seulement.

La Belgique réclamait aide et assistance sur la rive gauche de la Meuse. Personne ne répondit à son appel et pour cause. « Pour faire quelque chose, — dit M. Engerand, — le grand quartier général envoya seulement (6 août) le corps de cavalerie Sordet faire une randonnée sur la rive droite de la Meuse. Abandonné à ses seules forces et n'ayant pris d'ailleurs d'autre engagement que de défendre ses places fortes, le gouvernement belge dut estimer impossible de défendre, dans ces conditions, la ligne de la Meuse, dont l'armée allemande attaquait la principale défense de Liège et, préoccupé d'autre part de ne pas se laisser couper de sa base de communications d'Anvers, le commandement décida que ce serait en arrière de la Meuse, sur la faible rivière de la Gette, qu'il se préparerait à recevoir le choc des forces allemandes. »

Un certain désarroi était au camp des Alliés. Surpris en plein sommeil pacifique, on s'y frottait encore les yeux. Cette guerre, était-ce un cauchemar ou la réalité ?

Le 11 août, M. Vandervelde, ministre d'État et député socialiste, régulièrement mandaté par le

gouvernement belge, prit à Bruxelles le train pour Paris. On lui attribuait un crédit d'autant plus grand que ses idées politiques n'étaient point pour déplaire à ceux qu'il s'en allait trouver. Il leur demanda, avec une pressante insistance, l'appui immédiat pour nos troupes de trois ou quatre divisions françaises avec quoi pourrait être tentée une résistance prolongée sur la Gette qui renouvellerait l'exploit du général Leman à Liège et qui retarderait la marche de l'ennemi jusqu'à l'entrée en ligne du gros des forces alliées. L'entretien fut l'occasion d'effusion des plus nobles sentiments et s'acheva par de généreuses promesses qui provoquèrent à Bruxelles, en haut lieu, lorsqu'on les connut, le 13 août, une ferme confiance. Mais à la guerre aussi ceux qui proposent ne sont point toujours ceux qui disposent¹.

La lettre de change ainsi acceptée dut être renouvelée et ne fut payée que, le 23 octobre, sur l'Yser.

Dans l'entretemps, nous avons tout perdu, sauf l'honneur. Mais, en revanche, l'Allemagne avait appris à ses dépens que « toucher à la Belgique c'est toucher à la chair qui tient aux ongles »².

1. Dans la *Revue de Paris* (15 septembre 1917), l'auteur d'une étude sur la bataille de la Marne, écrit : « Déjà il (le général Joffre) a dû résister — avec quels regrets ! — aux appels qui le pressaient de lancer une partie de ses forces au cœur de la Belgique pour aider nos malheureux alliés. C'eût été les envoyer à un désastre, irréparable celui-là ». Question.

2. Le mot est du cardinal Granvelle.